

STANLEY GREENE
CARREFOUR-FEUILLES, TAPIS ROUGE
FAUBOURG DE PORT-AU-PRINCE
18 JUILLET 2010.

Un filot sépare le quartier occupé
de MSF du reste du camp. La clinique
mobile reçoit 500 patients par semaine, avec
souvent des maladies des pommiers.

Il y a des sages-femmes pour aider les
jeunes mères, et des conseillers. De
nombreux enfants souffrent
de traumatismes et de stress.



An aerial photograph of a tent city in Haiti. The foreground is dominated by a large, dark, peaked tent. Beyond it, a vast expanse of smaller, lighter-colored tents stretches across the landscape, forming a dense settlement. The terrain appears to be a mix of cleared areas and natural vegetation. The overall scene conveys the scale of the displacement and the makeshift nature of the living conditions.

N'OUBLIE PAS HAITI

Le monde entier a été bouleversé,
au début de l'année, par les images de la catastrophe.
Les secours ont afflué de partout. Mais, aujourd'hui,
malgré la boueblonde humanitaire, sur 1 200 camps de réfugiés,
seuls 1,4 % sont pris en charge.

Reportage sur l'île des survivants par Stanley Greene/Noor,
pour Polka Magazine.



Photos de gauche

STANLEY GREENE

BIDONVILLE, CARREFOUR, PORT-AU-PRINCE, 8 JUILLET 2010

Sur les marches du péristyle du temple vaudou de ce vaste taudis, des guyavants du séisme. Les Haïtiens épargnés sont tout de suite venus en aide aux victimes du tremblement de terre qui a tué et blessé des centaines de milliers de personnes et en a laissé un million sans-abri. Ils les ont accueillis jusque dans les quartiers les plus pauvres, comme celui-ci.



STANLEY GREENE

HOSPICE DE PETIT-GINEN, 10 JUILLET 2010

À l'asile Saint-Jean-de-Dieu, ancien entrepôt transformé en hospice en 1963, les résidents reçoivent seulement de l'huile, de la farine et, comme seule assistance médicale, la visite d'une infirmière trois heures par semaine.

Double page suivante

STANLEY GREENE

HÔPITAL DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTAT, PORT-AU-PRINCE, 10 JUILLET 2010

Les tuberculeux comme cette femme se trouvent derrière l'hôpital dévasté, dans un village de toile. Haïti a le plus fort taux de tuberculose des Amériques et, selon les spécialistes, il pourrait encore augmenter. De nombreux malades dont le traitement a été interrompu par le tremblement de terre et qui risquent d'être plus contagieux vivent maintenant dans des camps. Les instances sanitaires se battent pour que tous les malades reprennent leur traitement et que les nouveaux cas soient détectés. Mais le gouvernement ne veut pas que l'on parle d'épidémie et ne donne pas accès aux informations sur le nombre réel de personnes atteintes.







STANLEY GREENE

GRAND CIMETIÈRE DE PORT-AU-PRINCE, 11 JUILLET 2010

Les prostituées font toujours des passes dans le cimetière principal de la ville, qui a été lui aussi malmené par le séisme. Il leur arrive même de dormir jusqu'au petit matin sur les pierres tombales intactes.



STANLEY GREENE

CARREFOUR MARASSA, 10 JUILLET 2010

Un camp inondé. Les réfugiés qui vivent là se plaignent de n'avoir reçu aucune aide. Ni nourriture, ni assistance médicale, rien.



STANLEY GREENE

PETIT-GOINEN, 10 JUILLET 2010

Dans cet *boogey* pour vieillards et malades mentaux, il y avait 40 personnes début janvier, et maintenant 71, dont beaucoup souffrent de traumatismes dus au séisme.



STANLEY GREENE

HAÏTI, 10 JUILLET 2010

Une cérémonie vodou dans un lieu tenu secret. Le thème en est la possession des esprits et des corps. Les participants l'appellent « manger les têtes », ici, dans le péristyle (temple). L'autel est orné de peintures du Baron Samedi.

STANLEY GREENE
CAMP DE RÉFUGIÉS DU PARC
FLEURIEUX, 5 JUILLET 2010

Cette jeune fille et son ami, installés dans une des meilleures tentes du camp, avec moustiquaire intégrée, ont été évacués 17 jours après la visite de Stanley Greene. Il avait vu que le camp, situé à côté d'un marais foyer de paludisme et d'un lac pollué, était inondable et l'avait signalé. Les réfugiés ont été dirigés vers le camp de délocalisation Corail, sur les hauteurs de Port-au-Prince, l'un des rares espaces aménagés par l'État avec l'aide des ONG. Mais, faute d'argent, les infrastructures n'y ont pas été construites. De plus, le camp, où vivent 1 500 familles, a été inondé et dévasté par une tempête le 12 juillet.





“La tension monte. Si 28 000 Haïtiens avaient retrouvé, en juillet, un logement, il reste plus d’un million de sans-abri”

par Stanley Greene, envoyé spécial en Haïti

30 juin 2010, Park Hotel, Port-au-Prince

Après le passage de l’ouragan Katrina, George Bush a dit que Mère Nature était une terroriste. Ce qui s’est passé en Haïti le 12 janvier 2010 n’était pas un acte de terrorisme, mais un acte de Dieu. Pas de terrorisme, certes, mais un crime a été perpétré, contre des êtres humains oubliés, forcés à vivre une existence qu’ils n’ont pas choisie, dans des camps sans électricité et sans aucune protection contre les éléments de la nature, au milieu des ordures. A deux pas de cet enfer, d’autres hommes, des journalistes, des entrepreneurs, sont assis dans les bars chics du Plaza ou du Kinam, les meilleurs hôtels en Haïti, ils se prélassent autour des piscines, boivent des bières et du rhum, comme s’il ne s’était jamais rien passé.

30 juin, Plaza Hotel, Port-au-Prince,

Une allée cache le Plaza Hotel où CNN installe ses équipes quand elles viennent dans l’île. C’est le plus grand des hôtels de Port-au-Prince. Le plus haut de gamme. Il est situé en face du Champ-de-Mars qui est devenu un monceau d’ordures sur lequel s’entassent, dans les pires conditions, des victimes du tremblement de terre. Des prostituées arpentent la rue et il est très dangereux de rentrer tard à pied à cause des agressions : les nombreux étrangers qui habitent cet hôtel sont des proies faciles.

Moi, j’ai choisi de descendre dans un hôtel plus bas de gamme, le Park Hotel. Ma fenêtre donne sur une piscine à l’agonie. C’est un endroit ensommeillé, comme si le temps s’était arrêté à sa porte. Il n’y a que l’eau froide et c’est tant mieux tellement il fait chaud. Il n’y a pas Internet. Le bar est fermé mais on peut acheter du Coca. C’est aussi le seul hôtel qui ne veut pas vraiment de votre argent, qui vous rend trop de monnaie quand vous achetez un soda ou de l’eau minérale. Le réceptionniste déteste faire de la monnaie, il dit : « Vous me paierez demain ». Et demain n’arrive jamais.

La première chose qui frappe quand on arrive à Port-au-Prince, c’est l’odeur, comme si des fleurs mortes avaient pourri dans de l’eau croupie. Quand les tiges sont ramollies et décolorées, cette odeur, l’odeur de la mort, vous submerge.

Les journalistes et les ONG ont envahi Haïti, chacun a son avis sur ce qui est bon pour Haïti, mais Haïti était perdu depuis bien longtemps, avant même le tremblement de terre qui lui a porté le coup de grâce. Le tremblement de terre a éliminé la classe moyenne, et il reste aujourd’hui les très riches d’un côté, les très pauvres de l’autre. Au milieu, le vide. L’ancienne classe

entre deux mondes, un homme portant un costume d’affaire sans boutons, des chaussures sans chaussettes. Tout est sale : les femmes vêtues de robes déchirées, les hommes qui prennent des douches avec de l’eau souillée, ceux qui camouflent la puanteur en s’aspergeant avec une bouteille cassée d’after-shave. Les objets entassés dans les tentes avaient autrefois une utilité. Ils ne servent plus à rien.

Piégés, ces Haïtiens essayent tous de trouver un moyen de s’en sortir, ils suivent leur instinct de survie. C’est bien ça, chacun essaie de survivre. Et ceux qui traversent Haïti, les « touristes du désastre », les



STANLEY GREENE

SANATORIUM, CARREFOUR-FEUILLES, FAUBOURG DE PORT-AU-PRINCE, 10 JUILLET 2010

Dans la salle d’attente du sanatorium, les patients attendent les résultats des analyses. Pour le sida, il y a encore un tel tabou que les malades préfèrent confier leur sort à des prêtres vaudous.

moyenne erre dans les camps, perdue car cette misère est toute nouvelle pour elle. Les « bourgeois » se retrouvent côte à côte avec les pauvres, dans des conditions de misère qu’ils n’auraient jamais cru devoir affronter.

2 juillet, Champ-de-Mars, centre-ville, Port-au-Prince

Pour l’heure, il faut survivre. En marchant dans les camps, on rencontre des gens

bonnes âmes, veulent se croire immunisés contre ce qui s’est passé en Haïti.

On a du mal à imaginer que quelqu’un puisse vivre ici. Et pourtant, ils sont si nombreux... Ils attendent les miettes qui tombent de la table. L’avidité est partout et personne ne laisse quoi que ce soit glisser entre ses doigts.

Les survivants sont marqués par le traumatisme, on le sent dans les rues, dans les

hôpitaux. Les blessures par balles ont augmenté de 10 %, mais diminué de 5 % pendant les matchs de la Coupe du monde. Cette distraction a marqué une pause au cœur de la misère et la souffrance, un peu d'évasion, mais en raison de la rivalité entre les supporters du Brésil et ceux de l'Argentine, des gens sont morts parce que leur équipe avait perdu. Haïti est obsédé par le football.

Quand le tremblement de terre a frappé, il a tué et blessé des centaines de milliers de personnes, laissant sur son passage plus d'un million de sans-abri. La situation de nombreux Haïtiens est encore plus que précaire, et la frustration monte chez ces gens qui sont déçus par le rythme de la reconstruction. Seules 28 000 personnes ont pu emménager dans de nouvelles maisons. Actuellement (en juillet), il y a 1 200 camps, dont seuls 1,4 % sont gérés par des organisations d'aide. Les autres ne reçoivent pas d'assistance et doivent se débrouiller seuls. On se demande pourquoi et, en tant que journaliste, on essaie de comprendre. Alors on fait le voyage, on pose les questions. Et, quand on soulève les problèmes, on voit émerger quelque chose de très triste.



STANLEY GREENE
BICENTENAIRE, FAUBOURG DE PORT-AU-PRINCE, 13 JUILLET 2010

Service de néonatalité de la clinique de MSF. La plupart des médecins de cette antenne mobile sont des Haïtiens qui exerçaient dans des hôpitaux et des dispensaires détruits. Malnutris, les jeunes enfants sont très fragiles.

1^{er} juillet, Malpasse-Jimani, près de la frontière dominicaine

Je voulais montrer comment Haïti, six mois après le tremblement de terre, se redressait, se relevait. Mais, en traversant la frontière dominicaine et en entrant en Haïti, j'ai vu l'obscurité et le désespoir. A 10 kilomètres de la frontière, un cratère de sable, c'est l'une des premières choses qu'on voit.

On a l'impression de débarquer sur une autre planète, les gens d'ici sont des survivants du tremblement de terre, ils vivent et travaillent dans cette carrière de sable. C'est un travail très dangereux, car la paroi peut s'affaisser à tout moment. Pendant le tremblement de terre, de gros blocs s'en sont détachés ; ils ont formé ce plateau, sur lequel vivent maintenant des familles.

Quand j'ai commencé à sillonner le pays – tant pis si j'emploie un cliché – j'ai eu l'impression d'entrer au cœur des ténèbres. L'impression que les asiles d'aliénés avaient été vidés et que leurs pensionnaires tenaient le pays, en proie à une folie collective.

3 juillet, Titanyan, Route 1, Port-au-Prince

En contrebas d'une autoroute déserte de la banlieue de Port-au-Prince, il y a un dépôt. Cet endroit a un passé sinistre. Pendant des années, c'est là qu'étaient tués et enterrés les prisonniers politiques. Tous les présidents haïtiens ont du sang sur les mains. Des règlements de compte entre gangs avaient aussi lieu ici, ça a donc été un choix naturel pour les victimes de la catastrophe.

Le premier camp où je suis allé était balayé par le vent, fantomatique. Seules quelques personnes restaient là, n'ayant nulle part ailleurs où aller. J'ai rencontré une femme qui cherchait des feuilles pour remplir des sacs vides sur lesquels elle pourrait se coucher pour dormir. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas mangé depuis trois jours.

Pas loin, près de la Route 4, il y avait un camp occupé par un groupe de personnes souffrant de traumatismes ou de troubles mentaux. Ils disent qu'aucune ONG n'est venue les secourir : pas de nourriture, pas de médicaments, pas d'assistance. Il y a là des filles comme Mèlie, 22 ans, trois enfants, droguée, séropositive... Mèlie, ou encore Parission, Tiléne, Milène, Océline et tant d'autres, a désespérément besoin d'aide. Leurs enfants souffrent de malnutrition. « Et maintenant, disent-elles, les tentes sont inondées ! Le président devrait venir voir, devrait dormir ici ! Non, il devrait vivre ici avec nous ! Alors, quelqu'un ferait quelque chose. »

6 juillet, Petit-Ginen/Léogane

Léogane est connu pour ses distilleries et ses sculptures de pierre. Son port regorgeait de produits importés, souvent de contrebande, on y allait en week-end. Mais, le 12 janvier, c'est là que s'est trouvé l'épicentre du séisme, à 30 kilomètres de Port-au-Prince. Sur les 100 000 habitants, 30 000 ont été tués, la ville a été rasée. Les survivants n'ont reçu aucune aide. Ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, beaucoup dorment dehors, sans protection contre les éléments ni contre les moustiques porteurs de malaria.

En milieu rural, la vie des pauvres est plus difficile qu'en ville. Là où le tremblement de terre a détruit leurs maisons, ils se sont réfugiés dans les bois. Des camps de fortune sont éparpillés à travers tout le pays, ils devaient être temporaires. Leurs habitants ont fait avec pendant six mois et la situation empire avec la saison des pluies.

8 juillet, Cité Soleil, Port-au-Prince

6 heures du matin. Un petit déjeuner de spaghettis pour commencer, une nouvelle journée pose des questions aux gens. Je devrais déjà connaître les réponses.

Les spaghettis remplacent le riz et les haricots, les aliments qui servaient de carburant au pays. Les spaghettis, c'est bon marché, vite fait et nourrissant. Depuis le tremblement de terre, davantage de marchands servent ces pâtes dans la rue. C'est un plat très apprécié au petit déjeuner, surtout pour les enfants des écoles.

troupe, rien qu'une autre flopée de corps à jeter, on ne savait plus quoi en faire. Cette fosse commune est juste en bas de la route d'Obama Camp où les conditions de vie sont effroyables, un dépôt de plus...

5 juillet, camp 5 de Latremblay

Ce matin, je me suis levé à 5 heures, je voulais voir comment commençait la journée des Haïtiens qui vivent sous les tentes.

“Tu vois, ils n’ont rien à faire de nous, nous ne sommes rien pour eux, ce n’est que de la charité pour le profit, ils profitent de nos morts”

La Cité Soleil où vivent dans la misère plus de 300 000 habitants est une terre de prédilection pour les gangs et les mouvements politiques comme le Lavalas de Jean-Bertrand Aristide. Après le tremblement de terre, les gangs en ont repris le contrôle. Avec la présence des Casques bleus, on se croirait à Bagdad. Les habitants de la Cité Soleil ont l'impression de vivre sous occupation. La situation est très explosive. Et très polémique. C'est le périmètre de taudis le plus étendu et dangereux de Port-au-Prince, un bidonville au nord-est de la ville avec des maisons de parpaings renforcés de plaques (on en a trouvé beaucoup après le séisme) et des cases en cartons d'emballage.

9 juillet, Carrefour Stadium, Port-au-Prince

10 heures du matin. Visite d'un ancien stade de football et de basket-ball, aujourd'hui exploité comme camp de réfugiés, avec Mirlène Joanis, présidente du Fovis, le Foyer pour l'intégration sociale des vodouisantes et vodouisants. Mirlène est une mambo, une prêtresse vaudou. Dans le stade, le nombre de viols est élevé : l'accès au camp est facile et les gardes laissent parfois entrer de jeunes membres des gangs pour violer les adolescentes. Une ONG travaille juste à côté du camp mais les réfugiés, qui ne voient presque jamais les humanitaires, sont livrés à eux-mêmes. Le camp est sous la garde de Sony Romulus, également prêtre vaudou, qui dénonce avec virulence le fait que l'ONG n'apporte plus de secours et que les Haïtiens doivent se protéger seuls.

Sony me montre un morceau de bois, en fait deux morceaux, et me dit, très en colère : « Regarde ! Lis cet avertissement, ces gens de l'ONG essaient de nous tuer. » Je lui demande ce qu'il veut dire. « Lis, ce bois provoque le cancer. Tu vois, ils n'ont rien à faire de nous, nous ne sommes rien pour eux, ce n'est que de la charité pour le profit, ils profitent de nos morts. » Et je lis : « Attention. Avertissement important. Ne pas brûler ce bois traité, porter un masque de protection

lois de la coupe ou la ponce. Porter des gants en le travaillant, certains produits de traitement pourraient migrer vers le sol ou l'eau. En cas de contact avec la peau, laver soigneusement la zone exposée. Un contact prolongé pourrait provoquer le cancer. »

Dans la soirée, Mirlène et Sony m'ont invité à une soirée vaudoue, dans un lieu secret, à l'intérieur d'un temple. Chaque péristyle contient un autel, décoré de peintures du Baron Samedi, également connu sous le nom d'Iwa, maître des morts et gardien du cimetière, dont les pouvoirs couvrent aussi la procréation des vivants et la putréfaction des morts.



STANLEY GREENE
HÔPITAL DE SODDEC, PORT-AU-PRINCE, 5 JUILLET 2010

Ici se trouvait la maternité. De nombreux bébés ont été tués avec leur mère pendant le séisme. Les ouvriers qui enlèvent les gravats trouvent encore des corps. Avec mille camions, il faudrait 3 à 5 ans pour débarrasser. Il y en a 300.

10 juillet, quartier du Christ-Roi, camp Acacia 1

Depuis le tremblement de terre il y a de plus en plus de femmes enceintes. Les hommes des gangs violent les filles car ils s'ennuient, pas par plaisir. Les viols se multiplient parce qu'on ne respecte plus les autres. Beaucoup d'anciens prisonniers, libérés par le séisme vivent dans les camps.

L'alcool et les drogues nourrissent la recrudescence de la violence. Chilande Jean Gilles, 16 ans, a été violée. Elle est enceinte de 7 mois. Elle a pris des médicaments pour avorter mais cela n'a pas marché. Dans les bidonvilles de Port-au-Prince, la cause principale du sida est le viol.

11 juillet, grand cimetière de Port-au-Prince.

7 heures du matin. Les prostituées utilisent le cimetière pour leurs activités sexuelles et certaines nuits dorment sur les dalles des tombes, jusqu'à ce que la lumière du jour les réveille. Les gardes qui assurent la sécurité du cimetière travaillent 24 heures sur 24 toute la semaine afin d'empêcher les profanations des tombes, d'empêcher les prostituées d'amener des clients, d'interdire la consommation de drogue sur les pierres tombales et de mettre fin aux sacrifices de nuit.

Plus tard dans la journée, je me rends derrière l'hôpital de l'université de Port-au-Prince. En traversant Haïti j'ai aussi découvert de plus en plus de cas de maladies transmissibles comme la tuberculose.

Cela ne signifie pas qu'il y a eu une augmentation des cas après le tremblement de terre. Le vrai problème c'est qu'il s'agit d'une maladie très répandue ici et qu'il faudrait la traiter en priorité.

Environ 30 000 nouveaux cas de tuberculose se déclarent chaque année en Haïti. L'Organisation mondiale de la santé a montré que la tuberculose y est la deuxième maladie la plus meurtrière après le sida.

Essayez d'imaginer une immense zone de quarantaine. C'est ce que j'ai vu quand je me suis rendu dans les tentes plantées sur le terrain derrière l'hôpital de l'université. Ici, la plupart des patients sont tuberculeux, maintenus en vie, sous perfusion. Tous les malades dorment les uns contre les autres, les risques de contamination sont immenses.

Il faut s'inquiéter du sort de ces malades sous les tentes. La tuberculose se déplace dans Haïti. De plus en plus de personnes quittent la ville pour venir s'établir à la campagne, comme le leur a demandé le gouvernement. Cela signifie que les familles vont être encore plus éparpillées. Les infos sur les traitements, les conditions des patients ou leur statut, tout cela va-t-il s'améliorer ou s'aggraver? Avec le temps, la situation risque d'empirer. Les gens vont voyager, ils vont contracter la maladie. Les humanitaires, journalistes et volontaires vont finir par partir pour rejoindre d'autres zones sinistrées. La maladie voyagera avec eux, se diffusant à Miami, en Amérique latine, à New York, en Europe... L'heure tourne, et l'alarme est imminente.



STANLEY GREENE
FORT NATIONAL, PORT-AU-PRINCE, 13 JUILLET 2010

En attendant la reconstruction, Haïti dévastée aurait besoin, en plus des tentes, de 125 000 logements provisoires. Il y a actuellement 55 000 réfugiés permanents mais ils se trouvent dans des zones rurales, hors de Port-au-Prince.

12 juillet, sanatorium, Carrefour-Feuilles

8 heures du matin. Des Haïtiens attendent les analyses qui diront s'ils sont ou non tuberculeux. L'hôpital est complètement délabré. Beaucoup de futurs patients seront des malades externes, à qui on donnera des comprimés mais pas de vrai traitement. Et les autorités veulent que personne ne sache

combien de cas il y a en Haïti, on ne peut pas accéder à cette information. Dans la soirée du même jour, j'ai marché dans les rues et photographié le Palais national (sur le modèle de la Maison-Blanche). Au centre-ville, les gens dorment là où ils peuvent s'allonger. Quand je regarde à l'intérieur des tentes qui sont juste en face du palais, je vois bouger des quantités de rats et puis il y a d'autres mouvements, une lumière trouble les ténèbres, je vois des visages sans expression, je regarde autour et je vois de la crasse et de la misère. Ils ont l'air de morts-vivants.

On peut voir les ruines laissées par le tremblement de terre. Il n'a pas dévasté que les bâtiments, il a aussi dévasté les gens, ils ont l'air de poupées de chiffons. De ma voiture, sur la place, j'aperçois un homme à la jambe coupée qui tente d'attirer l'attention des passants sur ses problèmes tout en écoutant du foot dans le transistor qu'il tient à la main et en annonçant le nombre de buts.

Dans la matinée, juste en face du palais présidentiel, les Casques bleus ont distribué des vêtements. Ces vêtements, destinés par leurs donateurs aux Haïtiens, étaient usés, sales. Dans les sacs de l'aide

humanitaire, il y avait aussi du dentifrice. Pour la distribution, les gens avaient fait la queue dès 6 heures du matin, sous le soleil brûlant. La distribution n'a commencé qu'à 11 heures.

Les Haïtiens pensaient qu'ils allaient recevoir de la nourriture et des vêtements en bon état. Ils protestaient tous: «Nous sommes venus chercher à manger et ils nous ont donné du dentifrice!» Les

soldats de l'ONU étaient armés de fusils mitrailleurs et de grenades à main pour contrôler la foule. Leur présence est très controversée.

13 juillet, Les Centres Gheskio, boulevard Harry-Truman, Port-au-Prince

La situation en Haïti est chaotique. Les soi-disant intellectuels et les médecins restent dans leurs bureaux avec air conditionné et n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe en face de leurs propres immeubles. Au pied d'une clinique, des hommes se lavent dans de l'eau souillée et la boivent.

Le pays a toujours besoin d'aide, il est au bord du précipice. Le travail de la presse est d'informer. Si les images de leurs malheurs empêchent de dormir, cela voudra dire que nous avons fait notre boulot. Les Haïtiens essaient de survivre dans un système brisé et corrompu. Je prie pour qu'ils puissent s'échapper de ce gouffre.

14 juillet, Park Hotel, Port-au-Prince

Graham Greene, qui a beaucoup écrit sur Haïti, l'appelait «la République de cauchemar». On a dit de lui qu'en tant que journaliste et écrivain, toute sa vie il avait cherché l'enfer, et qu'il l'avait trouvé là, en Haïti. En 1963, trois ans avant la publication des «Comédiens», son livre sur Haïti, il a écrit dans le «Sunday Telegraph», à propos de cette République de cauchemar: «Le commerce est un échec. L'agriculture est un échec. Même la rébellion a été un échec... Tout le monde est plus ou moins prisonnier à Port-au-Prince, la faim y est la règle...» Il est impossible d'exagérer quand on parle de la misère à Port-au-Prince. Graham Greene se demandait constamment s'il restait de l'espoir pour «ce beau pays» en pleine confusion. Il n'en trouvait pas un seul exemple, sauf la fierté haïtienne. On ne peut pas s'empêcher de se demander de quelle fierté il parle en Haïti, victime de la déforestation, couverte de taillis, tyrannisée, exploitée, en disgrâce, divisée et en guerre avec elle-même, terrifiante pour ses propres habitants. Ce qu'il décrit donne exactement la même impression que ce que j'ai vu et ce que je ressens aujourd'hui. Le tremblement de terre a accru les souffrances de l'île mais une grande partie de ce qu'on voit en Haïti était déjà là avant et sera là demain. • \$, 6.